

Guy Achard-Bayle, Maximilien Guérin, Georges Kleiber, Marina Krylyschin (éds), *Les sciences du langage et la question de l'interprétation (aujourd'hui)*, Lambert-Lucas, Limoges, 2018, 258 p.

Voici une question centrale en linguistique, celle de l'interprétation, proposée à la réflexion interne de la discipline par le colloque de 2017 de l'Association des Sciences du Langage. Les éditeurs scientifiques rappellent l'ouvrage d'Aristote sur l'interprétation propositionnelle et l'importance de l'interprétation des textes ou de l'herméneutique dans la définition historique de la notion d'interprétation, pour questionner ensuite la place de l'interprétation dans la constitution des différentes théories linguistiques, dans les études lexicales, sémantiques, syntaxiques et au-delà, dans les disciplines périlinguistiques.

En lisant ce titre plein de promesses, on espère avoir tout de suite une réponse sûre, une définition certaine, qui devienne un outil de travail en linguistique. En fait, les réponses sont multiples, et, en suivant chaque auteur dans sa démonstration, on voit combien la notion d'interprétation est complexe et le terme même polysémique. Les dix contributions des actes – une présentation et neuf articles – sont autant de définitions complémentaires de ce qui constitue non seulement le travail du linguiste qui tente d'apporter une explication des phénomènes de langue observés, mais aussi une activité mentale de tout locuteur d'une langue naturelle. Des formulations plus ou moins synonymes sont rappelées ou proposées, faisant systématiquement appel à la relation entre *sens* et *interprétation* ou à celle entre *interprétation* et *mot / énoncé / texte*. Allant du subjectif à la rationalité et à la scientificité, on distingue, d'une part, l'activité orientée du spécialiste, vue, selon les auteurs, comme un *examen critique* ou une *étude des marques et des formes linguistiques*, ou encore comme une *attitude interprétative* complétant une *attitude descriptive* ou comme une *explication* s'ajoutant à la *compréhension*. D'autre part, on réaffirme l'idée que le déchiffrement du sens concerne le locuteur en général, les deux *interprétants* étant aux prises avec cette *mécanique du sens* activée *dans les textes et les énoncés*. On y retrouvera des quasi-axiomes des travaux de sémantique ou sémiotique, où le *sens* est vu dans une relation toujours interrogée avec la *signification*, ou avec la *référence et l'interprétation pragmatique*.

Voici quelques résultats de ce travail d'interprétation de l'interprétation, d'abord sur des points de vue théoriques combinant synthèses et propositions de cadres ou de schémas d'interprétation. Ainsi retrouve-t-on dans la contribution de Jacques Fontanille une présentation critique des différents schémas de traitement sémiotique de la construction du sens avancés par Peirce, Saussure, Eco, Greimas,

Rastier (incluant ou non l'instance d'énonciation) et la proposition de l'auteur de considérer l'interprétation comme *la production d'une nouvelle sémiotique-objet*, comme une *pratique* à dimensions rhétoriques, éthiques et anthroposémiotiques qui représente une *scène prédicative* où l'on identifie un *acte*, son *opérateur*, son *objectif* et l'interaction de ces éléments avec un *horizon stratégique*.

Pour Patrick Charaudeau, si la *compréhension* et l'*interprétation* sont deux modes d'appréhension du sens, l'interprétation est, du point de vue du sujet interprétant, un processus et non un résultat, processus dépendant de multiples facteurs.

Philippe Monneret, de son côté, reprend une idée de Wittgenstein sur la différence entre la compréhension qui s'appuie sur une interprétation (sur la solution d'une difficulté) et la compréhension sans réelle interprétation, comme dans le cas des énoncés routiniers. Ses conclusions : il n'y a pas d'interprétation s'il n'y a qu'une interprétation (ou une seule compréhension, comme dans *Alice est une amie* ou *Il dort*), il n'y a pas d'interprétation sans justification, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'interprétation sans distanciation (si un récepteur adhère à l'expression « holocauste animal », il n'accomplit pas d'interprétation, mais s'il tient le slogan à distance parce qu'il comprend le fonctionnement argumentatif, cette attitude est le résultat d'une *interprétation*). Aucune démarche interprétative n'est donc requise, pour l'auteur, en dehors d'un problème d'interprétation (la traduction est donc une interprétation). Il existe par conséquent des conditions nécessaires au déploiement d'une *attitude interprétative*.

Esme Winter-Froemel considère toutefois qu'il existe des cas de divergence interprétative possible ou d'ambiguïté au niveau des unités linguistiques de base (homonymie, polysémie, structuration syntaxique ambiguë, etc.) et propose un cadre sémiotique de la communication pour les analyser et les formaliser, en ajoutant aux signifiant/signifié saussuriens (entités linguistiques) une troisième entité abstraite, le concept (entité non linguistique), et des entités concrètes actualisées, telles que la séquence phonique ou graphique du plan de l'expression, d'une part, et le référent, de l'autre. Les intéressés peuvent y trouver une typologie des cas d'ambiguïté et l'explication des mécanismes du malentendu, de l'ironie, des actes de langage indirects en rapport avec la politesse verbale ou des réanalyses menant à des changements linguistiques, représentés comme des cas qui court-circuitent l'un ou l'autre paramètre du cadre sémiotique de la communication proposé. Il nous semble toutefois que le rôle du *concept* dans ce cadre n'est pas suffisamment expliqué ou qu'il est lui-même ambigu.

La conjonction des idées que l'interprétation est un art qui s'apprend et qu'elle s'adapte aux types de discours est illustrée par les articles de Catherine Kerbrat-Orecchioni, de Marianne Doury et de Michèle Monte. D'abord, sur la position de *celui qui interprète*,

Catherine Kerbrat-Orecchioni apporte son point de vue sur les niveaux où se placent les *interprétants* dans le domaine qui lui est bien connu, celui de l'analyse conversationnelle. Elle donne ainsi à l'analyste-spécialiste, qui observe et décrit l'interprétation des émetteurs (en accomplissant dans cette deuxième opération l'acte d'interprétation du spécialiste), une position d'*archi-interprétant* dont la mission est de reconstituer les éléments textuels et contextuels à la source des différentes interprétations conversationnelles.

Dans une perspective initialement didactique, Marianne Doury observe les difficultés des étudiants dans l'interprétation de textes argumentatifs, compare leurs interprétations à la sienne, pour arriver à l'idée que l'interprétation dépend de la compétence de l'*analyste*, spécialiste ou non, et pour ouvrir sur l'idée que des écarts peuvent exister entre des interprétations engagées d'un même texte-discours, révélant des intentions stratégiques divergentes des locuteurs.

Michèle Monte pose la question de l'interprétation de la poésie dans ses dimensions sémantique (représentation discursive), esthétique (sensations et émotions produites par le langage) et énonciative, qu'elle discute amplement, avant de les appliquer à trois textes, pour arriver à la conclusion que l'interprétation résulte d'une analyse multidimensionnelle et surtout qu'un *modèle interprétatif*, quel qu'il soit, doit tenir compte des propriétés de l'objet linguistique spécifique pour lequel il est conçu.

Pour un point de vue qui considère que l'interprétation peut se situer au niveau morphématique, Richard Trim suggère que les mots composés en emploi métaphorique ont un effet métaphorique plus fort que les structures comparatives en *comme* et le montre (se déclarant comme partisan de la métaphore conceptuelle) en analysant des textes littéraires dans une perspective contrastive trilingue.

À la défense de la stabilité du sens lexical, Georges Kleiber part de l'acception générale selon laquelle un mot peut avoir plusieurs interprétations pour démontrer que le sens d'une unité lexicale peut subir des *variations interprétatives* si elles se justifient par des *variantes référentielles*, sans que cela constitue un changement lexical. Avant d'expliquer les cas de *variations non polysémiques*, l'auteur présente une synthèse sur la *variation polysémique*, en trouvant dans les deux cas un appui dans la référence.

Au lecteur donc de se forger une réponse, en lisant cette passionnante incursion dans la réflexion interprétative. Ces contributions se combinent avec profit pour illustrer les multiples facettes de l'acte d'interpréter.

Emilia Hilgert
Université de Reims Champagne-Ardenne
emilia.hilgert@univ-reims.fr